

Comment l'Église avance-t-elle, de nos jours ?

Quand il y a un sujet qui suscite un désaccord, faisons comme dans les Actes des Apôtres dans la ville d'Antioche. D'abord chacun expose ses arguments : les responsables disent leur projet de réforme comme une ouverture d'accueil des personnes d'origine et culture différentes ; les opposants répondent sur le ton de la contestation sans doute vigoureuse. La discussion est vive, dit le récit, et pour décider si les responsables ont bien raison, on en réfère à l'autorité supérieure ; pour nous ce serait le pape ; quelques-uns diraient « le Vatican », mais ce nom, par son aspect d'anonymat, est en quelque sorte utilisé pour noyer la discussion comme un poisson dans l'eau. A Antioche on appuie la demande d'arbitrage par l'envoi de deux personnes au dessus de tout soupçon et reconnues telles par tout le monde. Une solution



est trouvée en haut lieu, avec tous les encouragements possibles pour continuer dans la paix la vie de la communauté locale. Ce passage des Actes n'évoque pas la prière, mais il serait étonnant qu'elle ait été tout-à-fait absente des débats, que ce soit en privé ou collectivement, par les tenants du conflit à son début. Il se trouve que notre pape vient de dire à des jeunes qui réfléchissent sur la politique : « Ne vous perdez pas dans les conflits », évoquant des « rencontres fraternelles », car « l'unité prévaut sur le conflit ». C'est finalement ce qui s'était passé à Antioche.

L'Apocalypse, elle, décrit l'Église avec le nombre « douze » : les portes, les anges, les tribus d'Israël, les fondations, les apôtres, qui trouvent leur sommet dans le *Souverain de l'Univers* et en *l'Agneau*, i-e en Dieu le Père et en son Fils Jésus mort et ressuscité. Ce qui fait la force de l'Église durant tous les siècles passés et à venir, c'est notre foi agissante et inébranlable ; ce qui nous est présenté avec insistance par le nombre « douze » est là pour nous rappeler, si besoin est, que la communauté Eglise est un tout, une force indispensable et présente, depuis toujours et pour toujours. Nous avons tendance à nous limiter à notre communauté locale qui pourtant ne peut se contenter de son cadre géographique. La formule de l'Apocalypse décrit symboliquement et de façon imagée la totalité et le futur de l'Église ; en fait nous devons tenir ensemble et toute la chrétienté et la communauté locale, que nous pouvons déjà élargir au doyenné puis au diocèse puis à la France, puis à tous les pays et à leurs habitants, dans l'unité vivante et diversifiée du *Corps dont le Christ est la Tête*. *Qu'ils soient un*, dit Jésus, *comme toi et moi, Père, nous sommes un*, chacun restant lui-même.

*La parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé.* Jésus lui-même se réfère (que le Seigneur me pardonne cette comparaison) à l'autorité supérieure pour accomplir sa mission. Nous ne pouvons nous contenter, dans notre esprit, de notre satisfaction lorsque nous avons décidé et mettons en place quelque chose « pour la gloire de Dieu et le salut du monde », parce que, en fait, c'est la volonté de Dieu et non la nôtre que nous avons à mettre en œuvre, comme Jésus en lien avec son Père et notre Père. Les synodes, diocésains ou non, par les échanges le plus fraternels possible, sont une excellente manière de prévenir d'éventuels conflits en préparant mieux l'avenir. Il s'agit moins d'une autorité lointaine et contraignante que d'une harmonie entre les volontés divine et la nôtre, entre l'action de l'Esprit Saint et le nôtre. *Que votre cœur ne soit pas bouleversé ni effrayé*, mais heureux de s'approcher ainsi par notre vie dans la foi, de ce qui est bon pour l'humanité entière, même si nous avons du mal à percevoir la portée finale de la moindre de nos pensées ou actions. Réjouissons-nous de ce que notre cœur s'élargisse un peu plus aux dimensions du cœur de Dieu lui-même quand il nous fait vivre de sa vie. « N'ayez pas peur d'être des saints », disait Jean-Paul II aux jeunes des JMJ à Compostelle.

La joie d'être chrétiens est-elle si surprenante ? Ne fait-elle pas partie du bonheur vers lequel nous tendons même sans nous en rendre compte ? Le bonheur auquel nous aspirons ne peut que se référer à Dieu. Le ciel peut très bien être déjà sur la terre.

Père Jean-Louis COURBAUD